

LES MUSES

Ballet

Représenté à l'Académie
royale de musique
en 1703

Paroles d'Antoine Danchet
Musique d'André Campra

Transcription du Centre de musique baroque de Versailles

LES MUSES, BALLET

Représenté par l'Académie Royale de Musique l'An 1703.
Les Paroles de M. Danchet.
&
La Musique de M. Campra.
LIX. OPERA.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

MOMUS, *Dieu de la Raillerie.*
CHŒUR DES MUSES.
BACHUS.
CERÉS.
APOLLON.

Suite d'APOLLON, de BACHUS, de CERÉS, & des MUSES.

La Scene est au Parnasse.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le Parnasse.

SCENE PREMIERE.

MOMUS.

D'Où vient que ces lieux sont deserts,
Ces lieux où se formoient les plus tendres concerts ?
L'Amour occupe ailleurs les Filles de Memoire ;
Falloit-il à leurs soins confier ce séjour ?
L'Univers faussement prévenu de leur gloire,
Vante leur mépris pour l'Amour ;
Momus qui les voit chaque jour,
Sçait trop bien ce qu'il en faut croire.
Elles ont toujours affecté
Une tranquille indifférence :
Mais telle, dont souvent on vante la fierté,
N'en a que la vaine apparence.
Je ne vois plus icy ces Mortels renommez,
Par l'amour des beaux Arts à la gloire animez !
On quitte les bords du Permesse.
On suit un autre Dieu plus puissant qu'Apollon ;
Le Dieu brillant de la Richesse
N'habite point dans ce vallon :
C'est pour luy seul que l'on s'empresse.

On entend icy une Symphonie qui annonce les Muses.

J'entends de nouveaux sons qui remplissent les airs,
Les Muses vont icy se rendre :
Je veux juger de leurs concerts ;
Arrêtons-nous pour les entendre.

Les Muses vont se placer autour du Parnasse, sur des sieges de gazon, qui sont au pied de plusieurs Arbres isolez.

SCENE SECONDE.

MOMUS, CHŒUR DES MUSES.

CHŒUR DES MUSES.

DEs Dieux, & des Heros consacrons la memoire,
Faisons des plus doux chants retentir ce séjour ;
Chantons-y tour à tour
Les charmes de la Gloire,
Les douceurs de l'Amour.

BACHUS & CERÉS paroissent au fond du Théâtre, & leur Suite entre en dansant.

MOMUS.

Bachus & Cerés en ces lieux !
Que de nouveaux plaisirs vont s'offrir à nos yeux !

115

SCENE TROISIÈME.

MOMUS, LES MUSES, BACHUS, CERÉS, *Suite de BACHUS, de CERÉS, & des MUSES.*

CERÉS.

LE Dieu, dont l'Univers reconnoît la puissance,
Veut qu'icy mes tresors brillèt de toutes parts,
Et que la gloire des beaux Arts
Naisse du sein de l'Abondance.

BACHUS.

Aussi bien qu'Apollon je regne sur ces bords,
Des Muses quelquefois j'anime les transports ;
J'anime les Esprits qui suivent mon empire,
Au milieu des festins je trace des leçons :
Les plus agréables Chansons,
Sont celles que Bachus inspire.

CERÉS.

L'Amour dans ce séjour suivra bien-tôt nos pas.

BACHUS.

Il languit loin de nous, & perd tous ses appas.
Bachus fait les plaisirs les plus doux de la vie,
C'est de luy que l'Amour emprunte des attraits :
Dans le nectar des Dieux quand il trempe ses traits,
On aime jusqu'à la folie.

116

MOMUS à BACHUS.

Lorsque vôtrecœur enchanté
Formoit près d'Ariane une amoureuse plainte,
L'Amour avoit plongé dans ce nectar vanté
Les traits dont vous sentiez l'atteinte ?

CERÉS à MOMUS.

Momus s'arme toûjours de traits empoisonnez.

MOMUS à CERÉS.

Vous redoutez ces traits, & vous les condamnez.

Souvent ce même Amour vous blesse :
Vos ardeurs mille fois ont paru dans les Cieux ;
Mais je cacheray la foiblesse
Que vôtre cœur fit voir pour le Maître des Dieux.
Ne songeons qu'aux plaisirs que l'on goûte en ces lieux.

CHEUR.

Regnez, divin Bachus, regnez dans ces Retraites,
Que Cerés avec vous y comble nos desirs :
L'asile des Amours, des Jeux, & des Plaisirs
N'est que dans les lieux où vous êtes.

La Suite de BACHUS & de CERÉS, par des danses & par des chants, forme le Divertissement.

117

CERÉS.

Dieu des plaisirs,
Vainqueur de nos ames,
Amour, sans tes flames,
Sans tes souûpirs,
Rien ne comble nos desirs.
Que ta main nous blesse,
Nôtre voix t'en presse,
Nos vœux les plus doux
Sont de ressentir tes coups.
Tu ne dois pas craindre,
Qu'on ose se plaindre
De tes langueurs,
De tes soins, de tes rigueurs ;
Contents de tes chaînes,
Charmez de tes peines
Nous t'offrons nos cœurs.

Le Divertissement continuë.

CERÉS & BACHUS.

Amants plaintifs, Amants jaloux,
Suspendez vos regrets, venez rire avec nous :
Sous les loix de Bachus chacun boit, chacun chante,
Le chagrin le plus noir demeure ensevely ;
Il n'est de fleuve de l'oubly
Que le nectar qu'on vous presente.

Au milieu du Divertissement APOLLON descend au Parnasse.

118

SCENE QUATRIÈME.

APOLLON, & les Acteurs de la Scene précédente.

APOLLON.

APollon vient encore augmenter vôtre zele,
Rendez par vos concerts vôtre gloire immortelle.

MOMUS à APOLLON.

Quel soin vous éloignoit de ce lieu fortuné ?
Pour quelque nouvelle Daphné
Alliez-vous de vôtre Art déployer l'éloquence ?
N'a t'elle point fait resistance ?
Les Dieux jaloux de vos plaisirs

N'ont-ils point trompé vôtre attente ?
N'ont-ils point transformé l'Objet qui vous enchante,
Pour l'arracher à vos desirs ?

APOLLON.

De ma première ardeur épargnez la mémoire,
Les Muses dans ces lieux viennent de s'assembler,
Chacune dans son art prétend se signaler :
Voyons à qui Momus donnera la victoire.
La tendre Pastorale a pris tous ses attraits,
Et la Satyre a préparé ses traits :
La Muse qui préside à la Scène tragique,
Viendra le disputer à la Muse comique.

119

Chantez, redoublez vos efforts,
Préparez des festes nouvelles :
Apollon, par de doux accords,
S'apprête à les rendre plus belles.

CHŒUR.

Chantons redoublons nos efforts,
Préparons des festes nouvelles :
Apollon, par de doux accords,
S'apprête à les rendre plus belles.

Fin du Prologue.

120

PERSONNAGES DE LA PASTORALE.

PALEMON, *Berger, aimé de SILVIE.*
ARCAS, *Prince d'Arcadie, amoureux de SILVIE.*
SILVIE, *Bergère, amante de PALEMON.*
UNE BERGÈRE.
Troupe de BERGERS & de BERGÈRES.

121

LA PASTORALE.

Le Théâtre représente dans le fond un Hameau, & sur le devant un Bocage, avec un Autel au milieu,

SCÈNE PREMIÈRE.

PALEMON.

BOis écartez, sombres Retraites,
Je vous ay mille fois confié mes soupirs :
Mon amour a touché l'Objet de mes desirs,
Et je me plains encor de mes peines secrettes.
Ah ! quel est le sort d'un Amant !
Quand il n'est point aimé, qu'il éprouve d'allarmes !
Et quand d'un sort plus doux il peut goûter les charmes,
La crainte de les perdre est un nouveau tourment.
Il n'est point d'amoureuses chaînes
Qui ne coûtent mille douleurs :
Le Printemps n'est jamais sans fleurs,
Et l'amour n'est jamais sans peines.

J'aime Silvie : Arcas vient souvent dans ces lieux,
 Il est maître de cet Empire :
 Quel seroit mon malheur, ô Dieux !
 S'il aimoit la Beauté pour qui mon cœur soupire !
 Mais, que vois-je ? c'est luy qui paroît à mes yeux.

SCENE SECONDE.

PALEMON, ARCAS.

PALEMON.

NOs Bergers vont offrir une Feste nouvelle
 Aux Dieux, de qui les soins conservent nos troupeaux :
 Je vais les rassembler dans les prochains Hameaux,
 Vôte auguste presence animera leur zele.

ARCAS.

Arrête, Palemon, je veux t'ouvrir mon cœur.
 J'ay mille fois brûlé d'une inconstante ardeur ;
 Mais je sens naître dans mon ame
 Le charme imperieux d'une éternelle flâme.
 C'est icy que l'Amour de ses traits m'a blessé,
 J'y viens avec un soin extrême,
 Et je me plais dans le lieu même
 Où mon tourment a commencé.

123

PALEMON.

Quel Objet en ces lieux tient vôte ame asservie ?

ARCAS.

J'aime l'adorable Silvie ;
 Aux festes de Palés je la vis un moment,
 Je l'aimeray toute ma vie ;
 Ce moment de plaisir fut payé chèrement !
 La nuit trop prompte & trop cruelle
 Me força de quitter Silvie, & ce hameau,
 Chaque pas que je fis en me separant d'elle
 Sembloit me conduire au tombeau.

PALEMON *à part.*

Ciel !

ARCAS.

Ton secours m'est nécessaire ;
 Dy-moy, si par l'Amour son cœur n'est point charmé ;
 Puis-je esperer d'en être aimé ?
 Et n'est-ce point trop tard que je cherche à luy plaire ?

PALEMON.

Quel Objet pouroit resister
 A l'éclat qui vous environne ?
 Quand on possède une Couronne,
 On se fait sans peine écouter.

ARCAS.

Juge mieux d'une ardeur si belle,
 Que ne suis-je Berger ? que ne puis-je aupres d'elle
 Par des soins seulement, combattre sa rigueur ?

Mais elle vient ; je sens augmenter ma langueur.

124

SCENE TROISIÈME.

ARCAS, PALEMON, SILVIE.

Troupe de BERGERS & de BERGERES, qui viennent célébrer des jeux en l'honneur de leurs Dieux champêtres. SILVIE préside à cette Feste.

CHŒUR.

Dieux, qui protégez nos Hameaux,
Recevez aujourd'huy les vœux qu'on vous adresse ;
Pour tout bien, pour toute richesse,
Conservez toujours nos troupeaux.

Les Bergers & les Bergeres par des danses & par des chants, forment le Divertissement.

SILVIE.

Dans ce charmant asile
Nous jouissons d'un sort tranquille,
Rien ne s'oppose à nos desirs :
Nous nous livrons à la tendresse,
Nos troupeaux font nôtre richesse,
Et l'amour seul fait nos plaisirs.

Le Divertissement continuë.

125

CHŒUR.

Dieux, qui protégez nos Hameaux,
Recevez aujourd'huy les vœux qu'on vous adresse ;
Pour tout bien, pour tout richesse,
Conservez toujours nos troupeaux.

PALEMON.

Charmante Mere des Amours,
C'est vous qui faites nos beaux jours,
Rendez nos flâmes éternelles !
Nous renonçons à la grandeur,
Il suffit pour nôtre bonheur,
Que nos Bergeres soient fidelles.

UNE BERGERE.

Rend toujours nos Bergers constants,
Amour, nos vœux seront contents,
Nous n'aurons plus rien à prétendre ;
L'empire qui peut nous charmer
Est de régner sur un cœur tendre,
Qui sçait constamment nous aimer.

SILVIE & LE CHŒUR DES BERGERES.

Que toujours
De ses pleurs, l'Aurore
Nous fasse éclore
Les trésors de Flore ;
Que toujours
Ces heureux Bocage
Par leurs ombrages,
Servent les Amours.

SILVIE.

Loin des allarmes
Du bruit des armes,
Les ris, les jeux
Previennent nos vœux.

SILVIE & LE CHŒUR.

Que toûjours
De ses pleurs, l'Aurore
Nous fasse éclore
Les trésors de Flore ;
Que toûjours
Ces heureux Bocages
Par leurs ombrages
Servent les Amours.

SILVIE.

La paix tranquile
De cet azile
Vaut mieux cent fois
Que le sort des Rois.

SILVIE & LE CHŒUR.

Que toûjours
De ses pleurs, l'Aurore
Nous fasse éclore
Les trésors de Flore ;
Que toûjours
Ces heureux Bocages
Par leurs ombrages,
Servent les Amours.

La Feste étant finie, les BERGERS se retirent, & ARCAS arrête SILVIE.

SCENE QUATRIÈME.

ARCAS, SILVIE.

ARCAS.

ME fuyez-vous, Silvie, arrêtez en ces lieux,
C'est trop-tôt leur ravir l'éclat de vos beaux yeux.

SILVIE.

Je venois en ces bois voir la feste nouvelle,
Nos Bergers ont fini leurs chants.

ARCAS.

La feste en ces bois vous appelle ?
Ah ! que vos soins sont differents !
Non je ne sçaurois plus me contraindre au silence,
Je vous aime, Silvie, & vos divins attraits
Ont sçû vaincre ma resistance,
Et m'arracher l'aveu que je vous fais.
Oubliez mon pouvoir suprême,
Et n'écoutez que mon ardeur :
C'est un plaisir charmant de devoir ce qu'on aime
Aux soins de son amour, plutôt qu'à sa grandeur.

SILVIE.

Je sçay trop la distance

Que le Sort a mise entre nous.

ARCAS.

L'Amour qui me soumet à vous
Peut égaler les cœurs qu'il tient sous sa puissance
Quelque Amant plus heureux détruit mon esperance.

128

SILVIE.

Parmi les grandeurs de la Cour
A taire ses secrets chacun sçait se contraindre ;
Mais, dans ce tranquile séjour,
Nous n'apprenons point l'art de feindre.
Le plus tendre Berger des hameaux d'alentour
A prévenu mon cœur du plus fidelle amour :
Les mêmes lieux nous virent naître,
Entre nous l'amitié forma les premiers nœuds,
Mais enfin de nos cœurs l'Amour se rendit maître,
Nous ressentîmes ses feux,
Avant que de les connoître.

ARCAS.

La gloire en ce moment
Doit de vos premiers feux effacer la memoire ;

SILVIE.

Je ne connois point d'autre gloire
Que celle d'aimer constamment.
Non, je ne puis briser une chaîne si belle ;
Toûjours à mon Berger mon cœur sera fidelle :
Sa main sur ces ormeaux a tracé nos amours,
Tout y marque nôtre tendresse ;
Ces traits s'augmentent tous les jours,
Et nos feux s'augmentent sans cesse.

129

ARCAS.

Je ne puis resister à mes transports jaloux,
Craignez pour cet Amant, redoutez ma vengeance.

SILVIE.

O Ciel ! quel funeste couroux !

PALEMON paroît au fond du Théâtre.

ARCAS.

Je sçauray découvrir le Rival qui m'offense.

130

SCENE CINQUIÉME.

ARCAS, SILVIE, PALEMON.

PALEMON.

VOus voyez devant vous ce Rival odieux,
J'ay toûjours adoré Silvie,
Et ce n'est qu'en m'ôtant la vie,
Que l'on peut m'arracher un bien si précieux.
La mort la plus cruelle
N'allarme point un tendre cœur ;
Le plaisir de mourir fidelle

En dissipe toute l'horreur.

SILVIE à ARCAS.

Pouriez-vous exiger ce cruel sacrifice ?
S'il meurt, il faut que je perisse.
Mon amour ne sauroit finir,
Quoy qu'ordonne le sort barbare :
Si vôtre rigueur nous separe,
La mort sçaura nous réunir.

ARCAS à part.

Fut-il jamais une ardeur si fidelle !
Ah ! quelle rigueur cruelle
De briser de si beaux nœuds...
Faisons un effort genereux.

131

à SILVIE.

Je vous aime, Silvie, & je suis trop sensible,
Vos regards pour mon cœur seroient trop dangereux ;
Je vais loin de vos yeux, je vais, s'il est possible,
Eteindre un amour malheureux.

Il sort.

PALEMON & SILVIE.

Jouïssons des douceurs d'une tendresse extrême,
La richesse n'est rien pour un cœur enflâmé :
Aimer constamment, être aimé,
Est un bien plus charmant que la grandeur suprême.

Fin de la Pastorale.

132

PERSONNAGES DE LA SATYRE.

DIOGENE, *Philosophe Cynique.*

ARISTIPPE, *Courtisan.*

ALCIPPE, *Amant présomptueux & indiscret.*

LAIS, *Jeune Coquette.*

DEUX GRECQUES.

Troupe de GRECS & de GRECQUES.

La Scene est à Corinthe.

133

LA SATYRE.

*Le Théâtre représente le Temple de la Raillerie. On voit dans l'enfoncement Momus porté par quatre Satyres ;
Sur les côtez du Théâtre plusieurs figures isolées représentent Démocrite, & Heraclite ; La Satyre, &
la Comedie ; Tersite, & Esope ; Archiloque Poëte Satirique, & Aristophane Poëte Comique : Deux
Philosophes Cyniques avec leurs Lanternes : Mercure, & Apollon Dieux de la Poësie & de l'Eloquence.*

SCENE PREMIERE.

DIOGENE, ARISTIPPE.

DIOGENE.

NON, malgré vos conseils, je ne sçaurois me taire,
Le plaisir de railler est mon plus doux employ ;
J'ay le défaut d'être sincere,
Je cherche un Mortel comme moy.

ARISTIPPE.

C'est un mal au siecle où nous sommes
D'avoir trop de sincerité :
Il faut avoir, pour plaire aux hommes,
L'art de masquer la verité.

134

DIOGENE.

Je suis donc assuré de meriter leur haine ;
Je ne puis resister au penchant qui m'entraîne,
Qu'Aristippe à son gré leur dresse des Autels,
Encense leurs deffauts, adore leurs caprices :
Vous trouvez du plaisir à louer les Mortels.
J'en trouve à condamner leurs vices.

ARISTIPPE.

C'est un plaisir à redouter.

DIOGENE.

Je sçay dans quel peril c'est vouloir se jeter.
La verité trop importune
Se fait en tous lieux rebuter,
Renoncer à l'art de flater,
C'est renoncer à la Fortune.

ARISTIPPE.

La Fortune pour vous est-elle sans appas ?

DIOGENE.

Je prétens la braver, & ne la chercher pas.
La Fortune est toujours volage ;
Quand elle vous rit davantage,
Craignez ses coups les plus affreux :
Rien ne peut la rendre fidelle,
Elle est Femme, il est dangereux
De compter un moment sur elle.

135

ARISTIPPE.

Contre un Sexe charmant d'où naît vôtre courroux !
Sous les Loix de Laïs vôtre ame est asservie.

DIOGENE.

Elle a mille deffauts, & je les connois tous,
Je l'aime cependant, & c'est-là ma folie,
Faut-il que ce Sexe trompeur
Contraigne le plus sage à luy rendre les armes,
Et qu'il ait, pour nôtre malheur,
Tant de deffauts & tant de charmes ?
Je crois Laïs volage, & veux m'en assurer.

ARISTIPPE.

C'est toujours un secret qu'il est bon d'ignorer.

DIOGENE.

C'est pour me dégager que je veux m'en instruire.
Les Grecs que charme la Satyre
Vont s'assembler dans ce séjour :
Ils ont accoûtumé d'y venir en ce jour,
Goûter la liberté de railler & de rire :
J'y viens chercher Laïs ; Laissez-moy, dans ces jeux,
L'observer, la confondre, & briser tous mes nœuds.

136

SCENE SECONDE.

DIOGENE, ALCIPPE.

ALCIPPE *à part.*

C'Est trop-tôt répondre à mes vœux
Amour, si tu prétends que je porte ta chaîne ;
A flechir l'Objet de mes feux,
Laisse-moy trouver plus de peine.

DIOGENE.

Vous êtes content de l'Amour ?
Dans vos yeux satisfaits je vois vôtre victoire.

ALCIPPE.

Ce Dieu me blesse chaque jour,
Mais c'est pour me combler de gloire.
Du Sort & de l'Amour j'ignore tous les maux.

DIOGENE.

Je crois qu'en tous lieux on vous aime ;
Mais souvent qui s'aime soy-même,
Court risque d'aimer sans Rivaux.

ALCIPPE.

L'Objet pour qui mon cœur soûpire,
Répond à mes soins amoureux ;
Le plaisir d'être heureux
N'est rien sans celui de le dire.
Lais partage mon ardeur....

DIOGENE.

Lais ! ah quel coup pour mon cœur !

137

ALCIPPE.

Un indigne Rival qu'elle me cache encore,
Vouloit s'opposer à son choix ;
Elle m'a juré mille fois
Que son cœur le hait & m'adore.

DIOGENE.

L'Ingrate !

ALCIPPE.

Cet aveu pouroit-il vous toucher ?

DIOGENE.

Si vous êtes aimé vous deviez le cacher.
Quand on est aimé d'une Belle,
On doit mieux garder son secret ;
Et je condamne moins la Maîtresse infidelle,
Que l'Amant indiscret.

SCENE TROISIÈME.

DIOGENE, LAIS, ALCIPPE.

DIOGENE à LAÏS.

Venez, venez confondre un jeune Témeraire,
Alcippe s'est vanté qu'il avoit sçû vous plaire.
On voit en tous lieux des Amants
Se parer d'une vaine gloire,
Qui souvent en secret accablez de tourments,
Chantent en public leur victoire.

LAIS.

Alcippe est indiscret, son cœur m'avoit promis
Que de nos feux il feroit un mistere.

ALCIPPE.

L'Amour ne me l'a pas permis,
C'est un excès d'ardeur de ne pouvoir se taire.

DIOGENE.

Ingratte, il est donc vray, vous me manquez de foy ?

LAIS.

Plaignez-vous de l'Amour, sans vous plaindre de moy.
L'Amour sous d'autres Loix me contraint à me rendre,
Puis-je resister à ses coups ?
S'il me parloit encor pour vous,
Je prendrois plaisir à l'entendre.

139

DIOGENE.

Je devrois condamner vôtre infidelité ;
Mais je veux faire grace à la sincerité.
Ce n'est point une chose étrange
Qu'un Sexe si volage aime le changement ;
Mais c'est un prodige en aimant,
De voir une Femme qui change,
Sans feinte & sans déguisement.
Loin de blâmer l'aveu que vous venez de faire,
Je veux que l'on publie en ce riant séjour,
Que dans l'Empire de l'Amour,
Il est une Femme sincere.

140

SCENE QUATRIÈME.

DIOGENE, LAIS, ALCIPPE.

*Troupes de GRECS & de GRECQUES qui avoient accoûtumé pendant les Saturnales
de venir se rejouïr dans le Temple de la Raillerie.*

CHÈURS.

CHantons, rions c'est de la vie
Le plus aimable amusement :
Est-il un plaisir plus charmant,
Que celui de la Raillerie ?

UNE GRECQUE.

On vante Iris & sa sagesse,

Ne l'a t'elle pas merité ?
Elle a parmi ceux qu'elle blesse
Mille témoins de sa fierté,
Un seul témoin de sa foiblesse.

UNE AUTRE.

On dit que Doris est volage,
Que rien ne fixe ses desirs,
C'est vouloir luy faire un outrage :
Son cœur, sans que l'Amour l'engage,
Est toujours fidelle aux plaisirs.

141

LAIS.

Cédez, l'Amour vous y convie,
Beautez, rendez-vous à ses traits ;
Mais, si vous avez la folie
De chercher des Amants discrets,
Vous n'aimerez point dans la vie.

DIOGENE, & LAIS.

Sur les ondes, malgré l'orage,
Sans crainte de faire naufrage,
On peut quelquefois se risquer :
Mais, lorsque l'Amour nous appelle,
Malheur à qui s'ose embarquer,
Sur les vains serments d'une Belle.

LE CHŒUR.

Chantons, rions, c'est de la vie
Le plus aimable amusement ;
Est-il un plaisir plus charmant,
Que celui de la Raillerie ?

Fin de la Satyre.

142

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

ALTHÉE, *Reine de CALYDON.*

PLEXIPPE, *Frere d'ALTHÉE.*

MÉLÉAGRE, *Fils d'ALTHÉE, Amoureux d'ATALANTE.*

ATALANTE, *Princesse d'ARCADIE, Amante de MÉLÉAGRE.*

DEUX CALYDONIENNES.

UN CALYDONIEN.

Chœur des Peuples de CALYDON.

La Scene est dans le Palais d'ALTHÉE.

LA TRAGÉDIE.

Le Théâtre représente le Palais d'ALTHÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALTHÉE.

QUel trouble regne icy ! mes rebelles Sujets
Prétendent sur mon Trône élever Athalante !
Mon Fils même, mon Fils animant leurs projets,
Cherche à couronner son Amante !
Mon Frere veut en vain arrêter leur fureur,
Il court dans un peril dont je fremis d'horreur,
Les cris des Combatants se font par tout entendre !
O malheureuse Althée, à quoy dois-je m'attendre !
Que vois-je ? Justes Dieux !
C'est mon Frere mourant qu'on amene en ces lieux !

144

SCÈNE SECONDE.

ALTHÉE, PLEXIPPE *mourant.*

PLEXIPPE.

JE meurs... j'ay pris vôtre deffense...
L'espoir d'être vangé soûtient seul mes esprits....
Je viens de mon trépas vous demander le prix.

ALTHÉE.

Vous serez satisfait : Je cours à la vengeance.
C'est vous que j'atteste aujourd'huy,
Maître des Cieux & de la Terre,
Si son cruel vainqueur ne meurt pas avec luy,
Faites voler sur moy les éclats du Tonnerre.
Vous, noires Déitez du séjour ténébreux,
Des parjures Mortels, ennemis redoutables,
Soyez de sûrs garands de mes serments affreux ;
Si j'ose les trahir, soyez impitoyables,
Entrouvrez les Enfers, & qu'un torrent de feux
Termine mon sort rigoureux
Dans leurs abîmes effroyables.
Sur qui doivent tomber mes trop justes fureurs ?
Nommez-moy le Cruel...

PLEXIPPE.

Méléagre.... Je meurs.

145

SCÈNE TROISIÈME.

ALTHÉE.

C'Est mon Fils ! Quel coup pour mon ame !
Quel serment ay-je fait ? Et qu'est-ce que je veux ?
Mais c'est un Fils ingrat, qu'un lâche amour enflâme,
Qui m'envie un pouvoir qui seul flatte mes vœux..
De mon juste couroux suivons la violence :
Les Parques m'ont remis au temps de sa naissance
Un funeste flambeau d'où dépendent ses jours,

Je puis par ce secours
Tuer une prompte vengeance.
Allons... Mais quelle voix vient encor me parler ?
Barbare, c'est ton Fils que tu vas immoler !
Non, qu'il vive : à mes yeux c'est luy qui se presente,
Calmez-vous, mes Transports.... Mais je vois Atalante !
Mon couroux se ralume à cet Objet affreux,
Immolons des Ingrats, & mourons après eux.

146

SCENE QUATRIÈME.

MÉLÉAGRE, ATALANTE.

MÉLÉAGRE.

Comme moy, de vos yeux tout ressent la puissance,
Nos Peuples ont suivy le penchant de mon cœur.

ATALANTE.

Ah ! vous devez songer à calmer leur ardeur,
Elle a trop éclaté, la Reine s'en offense,
Et la mort de son Frere irrite sa fureur.

MÉLÉAGRE.

Mon bras a dû punir le dessein téméraire,
Qui l'osoit armer contre vous :
Mes soins sçauront d'Althée apaiser le couroux,
Mon amour est trop juste & ne peut luy déplaire.

ATALANTE.

Rendez-luy le pouvoir que l'on offre à mes yeux :
La gloire de regner n'est point ce qui m'enchanté ;
Un bien plus précieux
Doit charmer Atalante.

MÉLÉAGRE.

Quels honneurs ne vous doit-on pas ?
Un Monstre dans nos bois faisoit sentir sa rage,
Vous avez contre luy montré vôtre courage,
Et si mes derniers coups ont causé son trépas,
C'est à vous qu'on en doit l'hommage,
Vos regards animoient mon bras.

147

ATALANTE.

Pour prix de mes efforts, augmentez vôtre flâme,
Elle est l'unique bien qui peut toucher mon ame.

MÉLÉAGRE.

Vous regnez sur mon cœur, j'en fais tous mes plaisirs,
Mes fers me sont plus doux que l'Empire du monde :
Qu'à mes tendres ardeurs vôtre flâme réponde,
Je ne forme plus de desirs :
Vous regnez sur mon cœur, j'en fais tous mes plaisirs,
Mes fers me sont plus doux que l'Empire du monde.

ATALANTE.

De la plus vive ardeur je me sens enchanter,
Doit-elle craindre de paroître ?
C'est la gloire qui l'a fait naître,
Et la raison vient l'augmenter.

ENSEMBLE.

Que mon sort est digne d'envie !
Que mon bonheur doit me charmer !
Le plus doux plaisir de ma vie,
Est le plaisir de vous aimer.

MÉLÉAGRE.

Le Peuple vient icy vous rendre son hommage.

ATALANTE.

Ce soin va pour la Reine être un nouvel outrage.

148

SCENE CINQUIÈME.

MÉLÉAGRE, ATALANTE.

*Chœurs des Peuples de CALYDON, Troupe de Heros & d'Amazones
qui s'étoient trouvez à la chasse du Sanglier de CALYDON.*

CHŒUR.

NOus unissons pour vous & nos vœux & nos voix :
Triomphez de nos cœurs, regnez, Beauté charmante,
Le plaisir de vous voir nous ravit, nous enchante,
L'Amour, le tendre Amour nous soumet à vos loix.
Nous unissons pour vous & nos vœux & nos voix.

*Les Peuples de CALYDON rendent leurs hommages à ATALANTE, & par leurs danses & leurs chants
forment le Divertissement.*

DEUX CALYDONNIENES & UN CALYDONNIEN.

Après vôtre victoire,
Laissez-vous charmer :
Joignez à tant de gloire
La douceur d'aimer.

149

Pourquoy nous faire entendre
Qu'un cœur doit toujourn
S'armer & se deffendre
Contre les amours ?
De beaux feux,
De doux nœuds
Sçavent rendre
Tous les cœurs heureux.
Après vôtre victoire,
Laissez-vous charmer :
Joignez à tant de gloire
La douceur d'aimer.
Que nôtre ame se livre
A de doux plaisirs :
Veut-on nous faire vivre
Sans soins, sans desirs ?
Quelle erreur !
Le bonheur
Est de suivre
Le penchant du cœur.
Après vôtre victoire,
Laissez-vous charmer :
Joignez à tant de gloire
La douceur d'aimer.

MÉLÉAGRE.

Interrompez ces jeux... Ah quelle ardeur fatale
S'alume dans mon sang & déchire mon cœur !
Je fais de vains efforts, ma peine est sans égale !

ATALANTE.

O Ciel !

MÉLÉAGRE.

Je n'en saurois surmonter la rigueur ;
Suis-je prest à tomber dans la nuit infernale ?

150

Sort cruel ! Dieux jaloux de nos tendres ardeurs,
Est-ce pour m'arracher à l'Objet que j'adore,
Qu'aujourd'huy vos fureurs
Excitent dans mon sein ce feu qui le devore ?

ATALANTE.

O juste Ciel, voyez couler mes pleurs !
Cher Prince !

MÉLÉAGRE.

Quelle voix touchante
Cherche à suspendre mes douleurs !
Est-ce vous, divine Atalante ?
Nous allions être unis, nous nous aimions... je meurs !
Ce cruel souvenir acheve mon supplice...
O Sort ? quelle est ton injustice...
Ah ! mon tourment s'augmente, & l'Enfer en fureur,
De tous ses châtimens me fait sentir l'horreur.

151

SCENE SIXIÈME.

ALTHÉE, MÉLÉAGRE, ATALANTE.

ATALANTE, à ALTHÉE.

VOyez de son tourment quelle est la violence.

ALTHÉE.

Dans ce funeste état c'est moy qui l'ay réduit ;
Le flambeau de ses jours étoit en ma puissance,
Le feu l'a consumé, j'ay pressé ma vengeance,
De son ingratitude il a reçu le fruit.

ATALANTE.

O Dieux !

MÉLÉAGRE.

Venez, Mere cruelle,
C'en est fait : je descends dans la nuit éternelle,
Je ne me plaindray point : Ma mort fait vos plaisirs ;
Je vais... O desespoir ! L'Astre qui nous éclaire
N'offre plus à nos yeux qu'un reste de lumière.

152

Je succombe, je meurs... contentez vos desirs...
Mon cœur, malgré vôtre rigueur extrême,
Entre vous & l'Objet qu'il aime,
Partage ses derniers sôûpirs.

ATALANTE.

Il meurt... en ce moment funeste
La mort est tout ce qui me reste.

SCENE SEPTIÈME.

ALTHÉE.

IL n'est plus ! Qu'ay-je fait ! je vois toute ma rage !
 Hélas ! D'un vain remords mon cœur se sent frapper,
 Mon courroux sur mes yeux avoit mis un nuage,
 Mon amour renaissant vient de le dissiper.
 Quel crime ! Quelle horreur ! O Mere trop barbare,
 Où prétends-tu cacher ce forfait odieux ?
 Où suis-je ? Les Enfers découvrent à mes yeux
 Les rives de l'affreux Tenare.
 J'y vois mon Fils ! O sort ! quel supplice nouveau !
 Les Parques de ses jours consomment le flambeau...
 Cruelles, arrêtez... Esperance trop vaine !
 Mon Fils n'est plus ! Je cede à ma mortelle peine !
 Dans l'éternelle nuit c'est moy qui l'ay plongé !
 Il m'appelle... J'entends sa voix triste & plaintive !
 Atten... j'iray bien-tôt sur l'Infernale rive,
 T'apprendre que tu meurs vangé.

Fin de la Tragedie.

154

PERSONNAGES DE
LA COMEDIE.GERONTE, *Vieillard Athenien.*ERASTE, *Fils de GERONTE,**Amoureux d'ERICINE.*ERICINE, *Amante d'ERASTE. Déguisée en Medecin.*DIRCÉ, *Confidente d'ERICINE.**FEMMES ATHENIENNES.**Chœurs d'ATHENIENS.**La Scene est à Athenes.*

155

LA COMEDIE.

Le Théâtre représente une Place de la Ville d'Athenes, où est la Maison de GERONTE.

SCENE PREMIERE.

ERICINE *déguisée en Medecin,* DIRCÉ.

DIRCÉ.

LEs maux que cause la tendresse
 Vont être charmants à souffrir ;
 Heureux les cœurs que l'Amour blesse,
 Si vous daignez les secourir.

ERICINE.

Va, ne fuy plus mas pas.

DIRCÉ.

Ne puis-je au moins apprendre

Ce que vous prétendez par ce déguisement ?

ERICINE.

Dircé, j'ignore encor ce que j'en dois attendre,
Heureuse, s'il pouvoit adoucir mon tourment !

156

Le pouvoir absolu d'un Pere trop severe,
Veut que j'aime Geronte, & qu'il soit mon Epoux,
Accablé par les ans, peut-il jamais me plaire ?
Ce n'est qu'avec son Fils que mon sort seroit doux :
Je l'aime, une langueur cruelle
Dans un peril mortel vient de jeter ses jours ;
Je feins de sçavoir l'Art auquel on a recours.
Sous ce déguisement le tendre Amour m'appelle,
Et veut qu'à ses tourments je cherche du secours.

DIRCÉ.

Croyez-vous découvrir ce qui cause sa peine ?

ERICINE.

Je ne me flatte point d'une esperance vaine.
Cet ornement va me donner
Un sçavoir à qui rien n'échape ;
Souvent le grand Art d'Esculape
Consiste en l'Art de deviner.
Eraste ne peut voir que mon himen s'apprête
Sans une mortelle douleur.
Non, je n'en doute plus, je regne sur son cœur,
Et nous craignons tous deux cette fatale feste.

DIRCÉ.

Tout paroît Amour à nos yeux,
Du moment que nôtre cœur aime :
On trouve une douceur extrême
A croire que l'Objet que nous aimons le mieux
Est pour nous sensible de même :
Tout paroît Amour à nos yeux,
Du moment que nôtre cœur aime.

157

Laisse-moy penetrer ses sentiments secrets,
Son Pere n'a point vû mes traits,
Ses yeux ne sçauroient me connoître ;
Dircé, l'Amour est un grand maître ;
D'un himen odieux je rompray les aprests.

158

SCENE SECONDE.

ERICINE, GERONTE.

Pendant que l'on joie la Ritournelle, ils se font des reverences.

ERICINE.

JE viens vous présenter & mes soins & mon zèle,
A mes heureux secours on peut s'abandonner.

GERONTE.

Mon Fils est accablé d'une langueur mortelle,
C'est pour luy qu'en ces lieux je vous fais amener.

ERICINE.

Mon Art trouvera tout possible

Dans l'ardeur de le secourir ;
Aux tourments qu'il pourroit souffrir
Je sens déjà mon cœur sensible.

GERONTE.

Hâtez-vous de vous signaler,
Penetrez un secret qu'il veut dissimuler.

ERICINE.

Il a beau garder le silence,
Je lis au fond d'un cœur, en consultant les yeux :
Mon Art est un present des Dieux,
Que je reçûs à ma naissance ;
Je veux vous faire voir quelle en est la puissance.

Elle fait tourner GERONTE.

159

Arrêtez un moment, tournez les yeux sur moy.
Quel dessein !... qu'est-ce que je voy...
D'un himen en secret vous projettez la feste.

GERONTE.

Quoy ! vous l'avez sçû penetrer ?
Il est vray, mon himen s'apreste.

ERICINE.

Mon Art peut-il rien ignorer ?

Elle le fait encore tourner, & le regarde fixement.

Vous ne connoissez point cette Epouse nouvelle
Dont vôtre espoir se sent flatté.

GERONTE.

Le Sort loin de ces lieux m'a long-temps arrêté.
Son Pere est mon amy fidelle,
C'est luy qui m'a promis de m'unir avec elle.

ERICINE.

Je vois tous les dangers que vous allez courir ;
Par de sages conseils je veux vous secourir.
Quel desir insensé vous presse,
Dans vôtre derniere saison ?
Goûtez les fruits de la sagesse,
Et les plaisirs de la raison,
Laissez l'amour à la Jeunesse.

GERONTE.

L'Amour doit toûjours nous charmer,
Ses feux sçavent nous ranimer,
Malgré les ans, il faut le suivre :
La Jeunesse toujours doit vivre, pour aimer,
Et la Vieillesse aimer pour vivre.
L'himen va me livrer une jeune Beauté !
On vante sa douceur & sa fidelité.

160

ERICINE.

L'espoir d'un prompt himen force une Fille à feindre,
Elle affecte long-temps un air aimable & doux ;
Dés que l'Amant devient Epoux,
Elle ne sçait plus se contraindre.

GERONTE.

Par les soins les plus doux je fixeray ses vœux,

L'âge ne me rend point ni jaloux ni fâcheux.

ERICINE.

Vous n'en aurez pas moins à craindre.
De tout temps l'infidélité
Fût le commun penchant des Belles ;
Leur laisser trop de liberté,
C'est leur dire d'estre infidelles.

GERONTE.

Hé bien, je deviendray jaloux de ses appas.
Dans une éternelle contrainte
J'observeray par tout ses pas :
Si l'amour ne la retient pas,
Je la retiendray par la crainte.

ERICINE.

Vous courez un plus grand danger,
Vous prendrez un soin inutile ;
Femme qui cherche à se vanger
Ne trouve rien de difficile.

161

GERONTE.

A prévoir le plus grand danger,
L'âge m'a rendu trop habile.

ERICINE.

Femme qui cherche à se vanger
Ne trouve rien de difficile.

GERONTE.

Quel est donc le secret qui peut me rendre heureux ?

ERICINE.

Fuyez l'himen, craignez de reprendre ses nœuds.

GERONTE.

Je vois mon Fils, l'amour m'engage
De luy chercher un prompt secours ;
Mettez tout en usage
Pour conserver ses jours.

162

SCENE TROISIÈME.

ERASTE, GERONTE, ERICINE.

GERONTE.

Vien, mon Fils.... Pourquoi ce silence...
Tu fais de tes tourments croître la violence !
Tu soupires... du moins tourne sur nous les yeux,
Ce n'est point un homme ordinaire
Que je t'amène dans ces lieux,
Il saura découvrir ce que tu veux me taire.

ERASTE à part en voyant ERICINE.

C'est elle-même ! ô Ciel ! que dois-je en espérer ?

ERICINE, à ERASTE.

Je voy trop les raisons qui vous font soupirer,
Cessez de m'en faire un mystère.

ERASTE, à ERICINE.

Ah ! pouvez-vous les ignorer ?

GERONTE, *à part*.

Rien ne peut échapper à son art admirable !

ERASTE, *à ERICINE*.

Vous avez pénétré le trouble qui m'accable,
Mais vous pouvez m'offrir l'espoir le plus charmant :
C'est de vous que j'attens le secours favorable
Qui seul peut finir mon tourment.

163

ERICINE *à ERASTE*.

De ce tourment secret quelle fut la naissance ?

ERASTE *à ERICINE*.

Par le plaisir des yeux il commença son cours.

ERICINE *à ERASTE*.

C'est par ce doux plaisir que commence toujours
Ce mal dont votre cœur ressent la violence.

GERONTE *à part*.

Quel savoir surprenant !

ERASTE.

Je gemis en tous lieux,
Je languis, le sommeil se refuse à mes yeux,
Je n'en saurois goûter la douceur agréable,
Les craintes, les regrets, mille confus desirs...

ERICINE.

Les soins, les troubles, les soupirs
En sont la suite inévitable.
Vous n'êtes pas le seul que ces maux font souffrir.

ERASTE *à ERICINE*.

Ils sont moins cruels que les autres.

ERICINE *à ERASTE*.

J'en sais que je dois secourir,
Qui souffrent des tourments plus cruels que les vôtres.

164

N'aviez-vous point encore éprouvé ces douleurs ?

ERASTE *à ERICINE*.

Pour la première fois j'en ressens les atteintes.

ERICINE *à ERASTE*.

Et c'est ce qui m'engage à dissiper vos craintes,
Je veux terminer vos malheurs.

GERONTE *à ERICINE*.

Pour luy de tout votre Art employez la puissance.

ERASTE *à ERICINE*.

C'est en vous seulement que mon espoir est mis.

GERONTE *à ERICINE*.

Vous verrez les effets de ma reconnaissance.

ERICINE *à ERASTE*.

Je veux, pour toute récompense,
Que vous soyez sensible aux soins que j'auray pris.

ERASTE *à ERICINE*.

Ma reconnaissance éternelle...

ERICINE *à ERASTE*.

Allez, laissez-nous seuls, fiez-vous à mon zèle.

SCENE QUATRIÈME.

ERICINE, GERONTE.

ERICINE.

A Ses yeux par pitié j'ay caché son malheur,
 Bien-tôt vous le verrez expirer de douleur.

GERONTE.

Mon Fils ! qu'entends-je ?

ERICINE.

Il faut vous apprendre un mistere :
 Une jeune Beauté possède tous mes vœux.

GERONTE.

Et qu'importe à mon Fils qu'elle sçache vous plaire ?

ERICINE.

Vôtre Fils en est amoureux.
 L'himen va pour jamais nous unir de sa chaîne :
 Vôtre Fils pourra-t'il résister à sa peine ?
 Je vais presser sa mort, en formant ces deux nœuds.

GERONTE.

Quoy ! mon Fils va périr ! vous en seriez la cause !
 Ah ! songez aux dangers où l'himen nous expose.

ERICINE.

Le dessein en est pris, je me suis consulté.

GERONTE.

Une Epouse est toujours une charge cruelle ;
 Luy laisser trop de liberté,
 C'est luy dire d'être infidelle.

166

ERICINE.

Rien ne sçauroit me dégager,
 Vôtre conseil est inutile.

GERONTE.

Femme qui cherche à se vanger
 Ne trouve rien de difficile.

ERICINE.

Pour sauver vôtre Fils dois-je vaincre mes feux ?

GERONTE.

Il meritoit un sort heureux !

ERICINE.

C'en est trop : je ne dois plus feindre,
 Vous aimez Ericine, elle a touché son cœur,
 En l'arrachant à son ardeur,
 Vous avez pour luy tout à craindre.

GERONTE.

Mais, cet himen faisoit tout mon bonheur !

ERICINE.

Vôtre Fils va périr, vous en serez la cause,
 Ah ! songez aux dangers où l'himen nous expose.

GERONTE.

Pour luy je vaincrai mon amour ;

Mais il faut que l'Objet qu'il aime,
Vueille y consentir à son tour.

ERICINE, *en se faisant reconnoître.*
Ne craignez plus rien, c'est moy-même.

167

Voyez ce que j'ay fait : le plus doux de mes vœux
Est qu'un tendre himen nous unisse.

GERONTE.
Je ne puis trop louer ce charmant artifice.

à ERASTE *qui rentre sur la Scene.*

Vien, mon Fils, je sçay tout, & veux te rendre heureux.

SCENE CINQUIÈME.

ERICINE, GERONTE, ERASTE.

ERICINE & ERASTE.
Oublions nôtre peine,
Livrons-nous aux plaisirs :
L'himen va combler nos desirs,
Que l'Amour en forme la chaîne.

GERONTE.
Par de nouveaux déguisements
On préparoit pour moy la Feste la plus belle ;
Allons avec le même zèle
Celebrer des nœuds si charmants.

Le Théâtre change, & représente une Sale préparée pour des Noces.

168

SCENE SIXIÈME.

GERONTE, ERASTE, ERICINE, DIRCÉ, *les Parents & les Amis des MARIEZ qui viennent celebrer la Nopce.*

CHEUR.
JOüissez des plaisirs que l'himen vous apreste,
L'himen a peu de jour heureux :
Il n'a de charmant que la feste,
Qui sert à celebrer ses nœuds.

Les Femmes de la Nopce viennent donner des conseils au MARIÉ.

PREMIERE FEMME à ERASTE.
Que d'un nœud charmant
L'himen vous engage ?
Demeurez Amant
Dans le mariage :
Si l'himen pour vous
A de dures chaînes ;
Qui cause ses peines ?
C'est souvent l'Epoux.

CHEUR.
Qui cause ses peines ?
C'est souvent l'Epoux.

DEUXIÈME FEMME.

L'Epoux prend plaisir
A se faire craindre ;
Il n'a de desirs
Que de nous contraindre :

169

Par des soins plus doux
L'Amant nous engage,
Qui fait le Volage ?
C'est souvent l'Epoux.

CHEUR.

Qui fait le Volage ?
C'est souvent l'Epoux.

TROISIÈME FEMME.

L'Epoux dans ses nœuds
N'a plus de tendresse,
Il se rend fâcheux,
Il gronde sans cesse :
L'Amant près de nous
Conte la fleurette ;
Qui fait la Coquette ?
C'est souvent l'Epoux.

CHEUR.

Qui fait la Coquette ?
C'est souvent l'Epoux.

QUATRIÈME FEMME.

L'Epoux veut devoir
L'ardeur de nôtre ame
A son seul pouvoir :
Jamais à sa flâme :
L'Amant est pour nous
Soumis, plein de zèle ;
Qui fait l'Infidelle ?
C'est souvent l'Epoux.

CHEUR.

Qui fait l'Infidelle ?
C'est souvent l'Epoux.

170

DIVERTISSEMENT ITALIEN.

ERICINE & ERASTE.

*CH'io viva senza té,
Possibile non é.*

ERICINE.

*Prende del tuo sen
Alimento il mio cor,
E dal bel seren
Si monstra grand'amor.*

ERICINE & ERASTE.

*Ch'io viva senza té,
Possibile non é.*

IMITATION.

ERICINE & ERASTE.

Que je vive sans vous aimer !

Non, non, il ne m'est pas possible.

ERICINE.

Le feu qui rend mon cœur sensible
Trouve dans vôtre sein de quoy se ranimer,
Vôtre tendresse encore sert à mieux m'enflâmer.

ERICINE & ERASTE.

Non, non, il ne m'est pas possible
Que je vive sans vous aimer.

171

LE CHŒUR.

*Tutti lieti, festeggiate,
Sù venite, sù volate
A bel gioco
A bel foco
Onde' Amore
Arde il Cora
Tutti lieti, festeggiate,
Sù venite, sù volate*

IMITATION.

Livrez-vous à la joye, & goûtez les douceurs
De nos Festes nouvelles,
Venez, volez aux yeux, aux ardeurs mutuelles,
Dont l'Amour embrâse les cœurs.
Livrez-vous à la joye, & goûtez les douceurs
De nos Festes nouvelles,

172

SCENE DERNIERE.

Le Théâtre change, & représente le Parnasse.

MOMUS, LES MUSES.

MOMUS.

MUses, suivez toûjours cette ardeur pour la gloire,
Decider entre vous, ce seroit l'arrêter :
Par le desir de la victoire
Je veux toûjours vous exciter.

Fin du Ballet des Muses.